

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



@ Kevin

Christian Mistral

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mistral, C. (2012). @ Kevin. *Lettres québécoises*, (146), 16–16.

@ Kevin

Reçu tes vœux d'anniversaire.

Ne crois pas t'en tirer comme ça : j'ai rafraîchi mon testament mais c'est toujours toi qui te taperas ma succession littéraire, héhé.

Sans joke, j'ai comme réalisé cette fois, eu l'impression plutôt sans certitude, que ce serait une grosse, longue, pénible corvée. Je nomme Hans et Guillaume pour t'aider, mais tu comprends, j'ai pas le choix, qui d'autre que toi pourrait, saurait se charger de ça, ne serait-ce qu'avec la moitié de tes compétences ?

Si ça te troue pas trop le cul, peux-tu me redire si c'est toujours OK ?

On devrait prendre un moment pour en jaser next time, voir les options et les peser : j'en ai aucune idée. Archives nationales, don à l'université, feu de la St-Jean ?

@ Ven

Allons, allons, Ven : en moyenne, les livres que tu finis par apprécier le plus sont ceux que tu redoutes davantage *a priori*. C'est comme un mélange de soulagement jouissif à découvrir que la forêt noire n'est pas pleine de fantômes et de plaisir mental à découvrir du neuf derrière chaque arbre, couronné par le frisson de satisfaction quand tu as traversé. Il n'est que de recenser tes recensions depuis disons trois ans pour en faire la démonstration statistique. Quant aux probabilités qu'un livre de Louis te déçoive, et puisque je suis en veine de calcul, elles sont très, très minces, négligeables, d'infinitésimales décimales, de la poussière de phlogistique. Un mauvais roman de Louis sera toujours supérieur au meilleur de la plupart de ceux qui en signent aussi, tout simplement parce qu'un écrivain de son ampleur est rarissime : chaque génération n'en génère qu'une potentielle demi-douzaine dont la moitié ne se rend pas à maturité, et un tiers du reste se consacre à son travail sur le temps d'une longue vie sans pourtant réussir à y laisser la moindre trace sur la différence, et les deux qui demeurent sont sereins devant la perspective de leur anéantissement final, sachant que leur ouvrage a ajouté à la substance du monde, ne se souciant plus comme au début d'être lus ou pas après leur mort physique, ne cherchant plus dans l'œuvre un moyen de conjurer la mort, mais plutôt une justification de leur vie, la même que tout artisan peut trouver à fabriquer son produit de toute la science de ses mains et tout le génie d'un

homme. S'il n'était qu'un génie, Louis, tu n'aurais nulle garantie : les génies sont nombreux. S'il n'était qu'un artiste, ce serait pire : on en trouve plus que de génies ; et s'il n'était qu'un artiste génial qui écrit parce qu'il est écrivain, là encore on ne pourrait jurer de rien. Sa caution, c'est le caractère entier, total, absolu de son engagement, la durable et généreuse richesse de ses écrits, et le prix personnel qu'il paie pour chacun de ses travaux majeurs. Le dernier lui a coûté sept ans. Personne ne s'attellerait à un roman dont il saurait d'avance qu'il va coûter sept ans. Et bien peu se rendent au bout sans rebrousser chemin lorsque, en cours de route, ils se sentent perdus ou réalisent que la forêt noire est plus vaste que prévu. Louis a joué son âme dans au moins trois de ses romans dont je suis sûr, ceci dit sans hyperbole : ça se sent pour tous, qu'on sache ou non pourquoi, quand un artiste vous parle avec authenticité, avec sincérité, parfois même on peut ne pas aimer ce qu'il dit ou n'y rien comprendre et pourtant vibrer à la vérité de son expression (ça m'arrive souvent devant un film d'Ingmar Bergman ou un topo de Claude Poirier). Bref, kestu veux, Louis, c'est Louis. Ces jeunes filles ont peut-être estimé que le meilleur roman du lot et celui qu'elles préféreraient lire n'étaient pas nécessairement un seul et même livre.

@ Max J

Ma foi, c'est pas tant ce que tu pourrais penser que j'ai redouté : outre nos rapports cordiaux depuis le début, tu m'as assez lu pour connaître mon registre et ma manière. Lancer des flèches, c'est peut-être plus sportif à la chasse au chevreuil, mais c'est nul pour la chasse au sanglier parce que si ce dernier est blessé il va charger, et quand on affronte un homme c'est carrément dément de lui décocher des flèches, qu'il aura tout le temps de s'empresser de te rendre. La flèche virtuelle, ou trait d'esprit, ne tient pas son nom de la flèche réelle par pur hasard : elles sont conçues pour l'offensive à (prudente) distance, ainsi que pour percer le cuir et faire couler le sang, idéalement toucher un organe vital et résoudre le conflit. Ça peut sembler l'évidence même, pourtant la seule arme du genre auparavant était la lance, le javelot et autres variations sur l'épieu : la seule autre forme de tir ou de jet à distance, infiniment plus ancienne et qui lui survécut pourtant, usait de projectiles destinés à écraser le cuir, à broyer des os et à infliger aux organes vitaux des blessures internes décisives ; cela pouvait se dérouler par étapes, depuis l'endommagement d'un membre suffisant à réduire la capacité de l'autre à se défendre,



CHRISTIAN MISTRAL

laissant le temps de s'approcher et l'avantage de le toucher encore, et encore jusqu'à la fin, ou cela pouvait se faire d'un coup ainsi qu'en témoigne le récit de David contre Goliath. Car je parle évidemment de la fronde, de la catapulte et du trébuchet, du canon plus tard, tous utilisant essentiellement une forme ou une autre de caillou visant tous à tuer sans besoin de perforer le cuir : de toutes ces sortes d'armes-là, toutefois, je crois que seule la fronde peut être considérée comme pertinente en conflit singulier, et s'il existe des exemples d'emploi réussi d'une catapulte romaine ou d'une bombe médiévale pour cibler un seul homme et faire mouche, l'Histoire n'en a pas gardé trace. Un homme seul, ça bouge vite et ça devient méchant s'il n'a plus d'autre choix, c'est la créature la plus féroce et dangereuse qui se puisse imaginer s'il a peur et se sent acculé. N'importe quel homme, du plus doux au plus délicat au plus couard au plus saint aspirant au supplice au plus tanné de vivre, chacun se révolte et se bat quelque part, entre l'instant où son sang se révolte contre la mort et que sa volonté n'est plus aux commandes, et l'instant où il est subjugué vaincu, sans plus de recours devant l'imminence de son anéantissement, et même alors, alors surtout, il livre bataille, règle ses comptes, négocie avec Dieu ou maudit qui le tue ou se résigne pour connaître un dernier instant serein, il n'y a pas de fin aux moyens de l'homme pour vivre jusqu'à la fin et ainsi nuire à son ennemi. Pour ça que les flèches ne servent pas à grand-chose hormis à exacerber un conflit, à l'envenimer et à le prolonger et à lui conférer des proportions périlleuses. Quand on choisit d'affronter quelqu'un, faut faire en sorte de fesser fort pis fesser vite, que le conflit se résolve sans retard, c'est plus important qu'emporter la victoire, parce qu'un conflit qui perdure sans aboutir ne génère par définition pas de gagnant, et que ne pas gagner, c'est perdre. On voit partout souvent depuis toujours l'exemple de deux perdants perpétuels qui s'affrontent depuis trop longtemps...